
Noir sur blanc

Jean-Michel Leniaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/1346>

DOI : 10.4000/lha.1346

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2020

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Jean-Michel Leniaud, « Noir sur blanc », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 40 | 2020, mis en ligne le 28 décembre 2020, consulté le 23 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lha/1346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lha.1346>

Tous droits réservés à l'Association LHA

« NOIR SUR BLANC »

Le 23 septembre 2020, à la Fondation François Sommer, Jean-Michel Leniaud a reçu les *Mélanges* rassemblés en son honneur sous la direction de Florence Descamps, Frédéric Chappey, Philippe Plagnieux avec le concours de Sabine Frommel. Quatre-vingt-dix auteurs ont contribué à ce volume de 913 p. publié aux éditions Mare & Martin sous le titre : « Un bretteur au service du patrimoine ». Après Philippe Dulac, président de la fondation Sommer, Philippe Barbat, directeur général des patrimoines, Philippe Plagnieux, doyen de l'Institut d'art de l'université de Paris Panthéon Sorbonne et Florence Descamps, maître de conférences à l'École pratique des hautes études, Jean-Michel Leniaud a pris la parole. Voici les dernières pages de son discours prononcées à l'issue des remerciements :

« Permettez que je vous retienne un peu de temps encore pour vous dire quelques mots des valeurs auxquelles j'ai crues pendant les trente années de vie universitaire passées à la Sorbonne.

Ces trente années ont été consacrées à la recherche. Il en va des sciences humaines comme de la production industrielle : pas de recherche, pas d'avenir. Pourtant, les pouvoirs publics se méfient des chercheurs : ne comprenant pas ce qu'ils font, ils supposent qu'ils vivent dans l'oisiveté et ils multiplient les procédures de vérification qui entravent le travail. Or la recherche suppose un investissement financier qui peut ne rien rapporter comme il peut rapporter gros, généralement sur le long terme : le débat sur la restauration de Notre-Dame se poserait-il dans les mêmes termes aujourd'hui si on n'avait pas entrepris depuis les années 1970 (50 ans) autant de travaux sur Viollet-le-Duc ? Mais la recherche n'a pas seulement besoin d'argent quoiqu'on lui donne si peu : elle a besoin de liberté. La fécondité des résultats dépend de l'autonomie des chercheurs et trop peu de décideurs en ont conscience.

Quant à la justification sociale du chercheur, elle ne peut pas se mesurer à sa capacité de vulgariser ses découvertes. Bien sûr, un bon ou un grand chercheur peut être doué du talent de savoir porter à la connaissance du public ce qu'il a découvert. Mais ce n'est pas parce qu'il ne possède pas de capacités médiatiques que le chercheur doit être sanctionné dans son travail : la recherche se place au-dessus de la vulgarisation. Le politique ne le sait pas toujours : le culte des retombées sociétales et politiques stérilise.

Ceci ne signifie pas pour autant que le chercheur puisse s'exonérer du devoir de s'exprimer dans l'arène politique. Celui qui communique à ses concitoyens court, certes, le risque grave de l'instrumentalisation. Mais pour y résister, le chercheur doit revendiquer sa liberté, la liberté de s'exprimer par la pensée, la parole

et l'écriture. J'ai vu trop de collègues qui, face à de grands événements nationaux ou internationaux qui les touchaient professionnellement, ont préféré ne rien dire, pour ne pas regretter ce comportement.

Outre la liberté, le deuxième principe auquel je crois s'appelle "collégialité". Elle se trouve au cœur du fonctionnement universitaire. Le mode d'emploi en est complexe et délicat : elle suppose de longues traditions d'usage et une solide culture de savoir vivre ensemble. Elle peut être la meilleure ou la pire des choses lorsqu'il est question par exemple de cooptation. Comme mode de fonctionnement du groupe, elle est rebelle au système hiérarchique et se détruit dès que s'impose la plus forte faction. Pourtant, elle doit se préserver comme un précieux trésor : c'est, dans un groupe de savants que chacune de leurs spécialités sépare les uns des autres, le seul moyen de constituer l'universalité de la science par le projet collectif d'organiser en mosaïque les tesselles de connaissances produites par chacun d'entre eux. La tension dans le groupe qui résulte de ces différences ne doit pas conduire à la réduction des apports de chacun mais à la conciliation de la totalité des points de vue. Peu de groupes parviennent à cet objectif : c'est cette difficulté qui stimule la volonté de poursuivre le travail en commun.

Le troisième principe auquel j'ai cru concerne notre positionnement face au savoir. Nous avons appris par tradition républicaine que l'accès au savoir doit être réglé de façon démocratique, c'est-à-dire dans le langage d'aujourd'hui, égalitaire. Mais qu'est-ce que le savoir ? Pas grand-chose : quelques connaissances plus ou moins certaines, souvent instrumentalisées de façon idéologique, ayant perdu toute vie à force de répétition. Tel n'est pas l'objectif de la science. La science n'est pas le savoir : elle apprend à se donner les moyens de produire un savoir, un savoir éphémère et contestable, constamment réajustable en fonction des découvertes.

Si le savant n'enseigne pas du savoir à ses concitoyens, il doit lui dire que ce savoir est au mieux évolutif, au pire fallacieux. Son objectif est-il autre chose que d'enseigner les moyens de produire de nouvelles connaissances ? De la même manière qu'on ne devient pas un vrai musicien en se limitant à l'écoute de CD mais au minimum en pratiquant un instrument, de même le savant doit enseigner les moyens de devenir autonome. C'est ce qu'en 1981, Jack Lang avait annoncé dans le décret organisant les missions de son département, un texte autrement ambitieux et généreux que celui que Malraux avait établi en son temps : la culture se produit, elle ne se consomme pas.

C'est à ce stade que le chercheur devient professeur. Il n'enseigne pas le résultat de ses recherches mais le moyen de parvenir à des résultats. Chers collègues de l'Enseignement supérieur, je rougis de dire tout ceci devant vous qui le savez et le pratiquez tous les jours. Mais je tiens à le faire devant ce public et aussi devant mes anciens étudiants. J'ai acquis de quelques-uns de mes maîtres les techniques du métier de chercheur ; j'en ai amélioré certaines, du moins le crois-je, notamment à des fins d'efficacité ; je les ai enseignées à mes élèves et étudiants. Sur la table des matières de ces *Mélanges* je lis le nom de nombre d'entre eux : la transmission s'est bien faite. L'originalité des sujets, la densité de l'information, l'élégance du rendu de

chacune de ces contributions, à en juger par le titre qui les annonce, me confirment dans l'idée qu'il est temps pour moi de prendre congé. À l'instar de Rossini et sans aucune modestie, je compte désormais consacrer mon temps à cultiver quelques "péchés de vieillesse" : non loin de l'histoire locale que j'ai découverte pendant la morose période de confinement, comme une façon renouvelée de cultiver son jardin, l'histoire de saint Hubert, de la chasse et de la trompe en font déjà partie.

Notre rassemblement ici au musée de la chasse et de la nature sous l'égide de la fondation François Sommer grâce à l'obligeance de Philippe Dulac, pour recevoir *Le Bretteur* – merci encore à Philippe Plagnieux, Frédéric Chappey, Florence Descamps et Sabine Frommel – me donne le signe qu'une nouvelle page s'est tournée. Une de plus, qui s'ajoute à cet ouvrage de 900 pages. Merci ».

J.-M. L.

